



HAL
open science

Naissance d'une nouvelle élite ottomane. Formation et trajectoires des médecins diplômés de Beyrouth à la fin du xixe siècle

Chantal Verdeil

► **To cite this version:**

Chantal Verdeil. Naissance d'une nouvelle élite ottomane. Formation et trajectoires des médecins diplômés de Beyrouth à la fin du xixe siècle. *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, 2008, 121-122, pp.217-237. <10.4000/remmm.4983>. <halshs-05190449>

HAL Id: halshs-05190449

<https://shs.hal.science/halshs-05190449v1>

Submitted on 28 Jul 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Naissance d'une nouvelle élite ottomane. Formation et trajectoires des médecins diplômés de Beyrouth à la fin du XIX^e siècle.

Chantal Verdeil

Revue des Mondes musulmans et de la Méditerranée, 121-122, 2008, p. 217-237.

<https://journals.openedition.org/remmm/4983#text>

A la fin du XIX^e siècle, Beyrouth compte deux facultés de médecine. La première a été ouverte en 1867 au sein du Syrian Protestant College. La seconde, qui dépend de l'Université Saint-Joseph, a vu le jour en 1883. Partout dans l'Empire ottoman, l'enseignement de la médecine moderne se développe. Le gouvernement ottoman a ouvert une école de médecine militaire en 1827. La même année, l'Égypte de Muhammad 'Alî s'est dotée d'une institution semblable. En 1867, l'École civile de médecine est inaugurée à Istanbul. En 1903, une faculté de médecine est fondée à Damas.

Signes du développement de la médecine dans l'Empire ottoman, les facultés beyrouthines témoignent aussi de l'expansion au Proche-Orient d'un Occident qui n'est pas seulement européen. Ce sont des institutions missionnaires, étrangères donc, qui reçoivent leurs professeurs et leur financement des États-Unis et de la France. Mais leurs relations avec le pays dont sont originaires les missionnaires varient de l'une à l'autre. La faculté de médecine jésuite est le fruit d'un accord entre l'État français et la Compagnie de Jésus, alors que le département de médecine du Syrian Protestant College entretient des relations plus lâches avec le gouvernement américain qui, de surcroît, n'affiche pas au Proche-Orient les mêmes ambitions impérialistes que la III^e République.

Ces deux facultés ont en commun leur organisation missionnaire, leur localisation à Beyrouth et leur statut puisque toutes deux sont étrangères. L'une comme l'autre ont contribué à former une élite nouvelle dont le prestige repose largement sur la maîtrise de compétences scientifiques et techniques modernes. Étudier les diplômés des facultés missionnaires de Beyrouth éclaire ces couches nouvelles dont l'essor résulte aussi de la politique de réformes menées par l'Empire depuis le XIX^e siècle. Le renforcement et la modernisation de l'État vont en effet de pair avec le développement des sciences et des techniques (Siino, 2003).

C'est à travers leurs parcours professionnels que l'on se propose ici de caractériser les médecins diplômés de ces deux établissements, trop souvent étudiés de façon séparés. De 1871 à 1914, la Faculté française de médecine et le département de médecine du Syrian

Protestant College ont délivré 846 diplômes de médecin (respectivement 451 et 395). L'étude ne porte ici que sur un échantillon de ces diplômés, formé par sondage. Il regroupe les diplômés d'une promotion sur quatre, soit 210 médecins (90 pour la FFM et 120 pour le SPC) qui représentent le quart des diplômés. Le *Bulletin de l'association des anciens élèves de la Faculté*, paru à partir de 1901, et le *Catalogue of the Syrian Protestant College* constituent les principales sources de cette étude statistique¹. Chaque année, ils recensent les diplômés et indiquent leur lieu d'exercice et éventuellement leurs fonctions². Ils permettent ainsi de suivre la trajectoire de cette nouvelle élite ottomane à travers la formation qu'elle reçoit à Beyrouth, son origine géographique et son devenir professionnel³.

1. Deux institutions rivales, étrangères et prestigieuses

Education et mission, mission et médecine

Fondés respectivement en 1867 et en 1883, le département de médecine du Syrian Protestant College et la faculté de médecine de l'Université Saint-Joseph couronnent chacun un édifice scolaire bâti par les missionnaires protestants et jésuites depuis les années 1830.

C'est en 1819 que l'American Board of Commissioners for Foreign Missions (A.B.), organisation qui émane de l'Eglise presbytérienne, envoie ses premiers missionnaires en Syrie ottomane. Après 1830, ils ouvrent de nombreuses écoles dans la région, à Hasbaya, Beyrouth, Deir el Qamar, Saïda, Abey (Tibawi, 1967). Les jésuites, présents en Syrie depuis 1831, ont eux aussi mis sur pied un réseau d'écoles au Mont-Liban, à Beyrouth et à Saïda. Jusque dans les années 1860, leur œuvre la plus importante est un séminaire-collège établi à Ghazîr. Ces différents établissements scolaires ne sont que les plus prestigieux et les plus connus de tous ceux qui, à l'époque, fleurissent en Syrie ottomane. Leur rapide développement, après les

¹ Cette étude a fait l'objet d'une première communication lors d'une table ronde intitulée *Médecine, médecins, et infrastructures sanitaires dans l'Empire ottoman et post-ottoman XIX^e-XX^e siècles*, organisée par les universités de Fribourg, Heidelberg, Strasbourg et Mulhouse sous la responsabilité de B. Heyberger, 19-20 mai 2000.

² Il s'agit bien des diplômés et non des étudiants. Un bilan établi en 1907 à la Faculté française de médecine indique que depuis 1883, 40% des étudiants ont abandonné leurs études en cours de route. NEGRE M., « Aperçu historique de la faculté », *Faculté catholique et française de médecine et de pharmacie de Beyrouth, Bulletin de l'association des anciens élèves de la Faculté (désormais noté BAAEF)*, 1907 et 1908, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1908, 195 pages, p. 61-69. Les abandons sont aussi nombreux au Syrian Protestant College. Il n'est pas impossible cependant que ces anciens étudiants exercent aussi la médecine.

³ P. Bourmaud s'est aussi intéressé à la carrière des diplômés de la Faculté française de médecine et a souligné le rôle de la nationalité et de la confession dans les parcours professionnels des diplômés (Bourmaud, 2006). Son travail, fondé sur les archives diplomatiques, repose sur des études de cas de médecins formés à la FFM.

événements de 1860, répond à une demande croissante de la population. Ils lui proposent un enseignement primaire et secondaire, tandis que le supérieur n'est quasiment pas représenté⁴.

Les missionnaires protestants et jésuites tirent une grande part de leur prestige d'avoir investi cet échelon. En décembre 1866, les premiers inaugurent le Syrian Protestant College auquel s'ajoute dès l'année suivante, et conformément au projet initial, une école de médecine. Installée tout d'abord dans une maison louée à Butrus Bustânî, elle déménage une première fois en 1870 avant de rejoindre le nouveau campus qui domine Ras Beyrouth en 1872 (Penrose, 1970, p. 10-22)⁵. La faculté française ouvre ses portes seize ans plus tard, en 1883, au sein de l'Université Saint-Joseph. Née du déménagement du collège-séminaire de Ghazîr à Beyrouth en 1875, cette dernière ne compte alors que deux facultés : celle de médecine et celle de théologie (1881). Contrairement à ce que laisse entendre son nom, la plupart de ses élèves sont des collégiens.

Au Syrian Protestant College comme, après 1887, à l'Université Saint-Joseph, les études de médecine durent quatre ans. Chaque université dispose d'un ou plusieurs hôpitaux pour les exercices cliniques. Le Syrian Protestant College utilise l'hôpital des diaconesses prussiennes (Hôpital Johanniter) ouvert en 1865 (Haddad, 1967). Pour la pratique clinique, les étudiants de l'Université Saint-Joseph se rendent à l'Hôpital des Sœurs de la Charité, subventionné par la France. L'Hôtel-Dieu, dont le projet naît au début du XX^e siècle, ne verra le jour qu'après la Première Guerre mondiale.

Plus récente, la faculté jésuite de médecine est aussi plus étroitement dépendante de la III^e République que ne l'est le Syrian Protestant College du gouvernement américain ou anglais. Le soutien dont elle bénéficie de la part de la France inscrit la faculté jésuite non pas dans la seule entreprise missionnaire mais aussi dans un projet colonial.

Des ambitions coloniales et religieuses différentes

L'école qui ouvre ses portes en décembre 1883 dans un local annexe de l'Université Saint-Joseph est une œuvre conjointe de la Compagnie de Jésus et du gouvernement français⁶.

⁴ A côté des établissements missionnaires, de filles ou de garçons, plusieurs institutions sont fondées par des évêques, des notables d'une communauté ou des particuliers : l'École nationale de Butrus Bustânî, le Collège patriarcal des grecs-catholiques, l'école de la Sagesse fondée par l'évêque maronite de Beyrouth en 1875, les écoles de filles puis de garçons inaugurées par l'association des *Maqâsid* à partir de 1878 ou encore l'école *Zahrât al-Ihsân*, ouverte par la communauté grecque orthodoxe en 1881.

⁵ Le Syrian Protestant College ouvre ses portes trois ans après le Robert College de Constantinople.

⁶ Par un paradoxe maintes fois relevé, elle a été créée au moment où les tensions sont très vives entre la Compagnie de Jésus et le gouvernement français. Pour les Républicains de gouvernement alors au pouvoir, l'expansion outre-mer l'emporte sur l'anticléricalisme (Verdeil, 2006).

La République la finance grâce à une allocation du ministère des Affaires Etrangères dont le budget est voté chaque année (Jullien, 1899, p. 80)⁷. Ce ministère donne aussi son agrément à la nomination des professeurs et désigne les membres du jury d'examen. Au plan juridique, la faculté est assimilée aux universités libres de métropole qui sont soumises aux lois de l'enseignement de 1880. Le ministère de l'Instruction publique contrôle que les enseignements et les examens de la faculté sont en conformité avec les exigences françaises. Il approuve la composition du jury d'examen dont le président lui remet chaque année un rapport sur le fonctionnement de l'institution. La Compagnie de Jésus dirige l'établissement qui est placé sous l'autorité d'un père recteur. Il est secondé par un chancelier qui s'occupe de l'administration de l'Ecole et de ses relations avec le consulat et qui s'impose à ce titre comme le véritable directeur de l'école. A partir de 1894, cette fonction est remplie par le P. Cattin qui tient l'établissement d'une main ferme et déploie une énergie considérable pour faciliter la carrière de ses diplômés.

Par comparaison, le Syrian Protestant College apparaît beaucoup plus indépendant du gouvernement américain qui, à l'opposé de la France, ne manifeste pas d'ambitions coloniales dans la région. La faculté a certes été créée grâce à des fonds américains et son conseil d'administration (Board of Trustees) est établi à New York. Jusqu'en 1902, elle est effectivement dirigée par un Board of Managers dont les membres sont des missionnaires, quelques notables, et les consuls américains et anglais de Beyrouth, Damas et Jérusalem (Penrose, 1970, p. 310). Au début du siècle, l'amélioration des communications rend ce conseil d'administration local moins nécessaire et il est supprimé. Le Syrian Protestant College n'hésite pas à recourir à la médiation du gouvernement américain pour faire pression sur le gouvernement ottoman. Les liens sont cependant plus lâches. Le gouvernement américain n'intervient ni dans le recrutement des enseignants ni dans la définition des programmes comme c'est le cas à la Faculté française de médecine.

La langue arabe ne jouit pas non plus du même statut dans les deux établissements. Au Syrian Protestant College, les cours sont professés en arabe jusqu'en 1882 grâce à la traduction d'ouvrages de médecine d'une figure célèbre de la mission, le Professeur Cornelius Van Dyck (1818-1895). Au début des années 1880, l'arrivée de nouveaux enseignants qui ne maîtrisent pas l'arabe conduit la direction de l'université à adopter l'anglais comme langue

⁷ En 1910-1911, elle s'élève à 99 000 francs, dont 70 000 francs servent à payer le traitement des trois professeurs laïques, 7 000 francs le traitement des trois professeurs de la Compagnie de Jésus. 6 000 Francs financent le voyage des professeurs qui viennent de France présider la session d'examen, et 15 000 francs sont utilisés pour l'outillage, les frais de laboratoires, le personnel secondaire, qui est laïque. Faculté catholique et

d'enseignement. L'arabe conserve cependant une place de choix, puisque le Syrian Protestant College ambitionne de procurer à ses étudiants, outre une connaissance solide de leur langue vernaculaire, les moyens d'approcher la valeur culturelle de leur littérature⁸. L'organe des étudiants, *Al-Kulliyya*, publie des articles dans les deux langues, anglais et arabe. A la Faculté française de médecine, le français est la seule langue admise. Les discours qui ponctuent les assemblées générales de l'association, prononcés devant le consul général de France, soulignent à l'envi le rayonnement français de la faculté : « grâce à cet enseignement, des centaines de médecins, dispersés sur presque tous les points du globe, pensent en français, font respecter la science française, et apprennent à leur malade à redire, en échange du soulagement qu'ils apportent à leur souffrance, les bienfaits de la France, qui, par eux, console et guérit »⁹, selon les mots du docteur Alfred Houry (Khûrî). Ce médecin fait des diplômés de la faculté jésuite des relais de l'influence française qui reçoivent en retour l'appui de la France dans leur carrière. Lui-même a d'abord travaillé dans les services sanitaires de la *Mutasarrifiyya* avant de devenir chef de clinique à l'hôpital du Sacré-Cœur et l'appui de la France a, selon toute vraisemblance, favorisé son recrutement dans ces deux postes¹⁰.

Les deux établissements se présentent, par leur dénomination, comme des institutions religieuses, mais cette similitude cache des différences que l'on ne peut caractériser en opposant un établissement plus tolérant à un autre qui le serait moins. Ouvert à tous, le Syrian Protestant College affirme son identité protestante et ne renonce pas, malgré l'hostilité dont cette mesure fait l'objet, à imposer des cours de Bible et de religion aux étudiants¹¹. Par comparaison, la faculté jésuite est beaucoup moins ouverte. On y étudie entre soi, autrement dit entre catholiques et entre chrétiens. Les étudiants d'autres confessions n'y sont admis qu'avec réticence. La direction de l'université n'impose quasiment pas d'obligations religieuses aux étudiants non catholiques, comme s'il n'y avait rien à en attendre¹². Elle

française de médecine et de pharmacie de Beyrouth, *BAAEF*, 1910-1911, Beyrouth, Imprimerie catholique, p. 11.

⁸ *Catalogue of the Syrian Protestant College*, 1907-1908, p. 15.

⁹ Discours du Dr Alfred Houry, Faculté catholique et française de médecine et de pharmacie de Beyrouth, *BAAEF*, 1907 et 1908, *op. cit.*, p. 81.

¹⁰ *La Faculté*, 1952, n° 8, p. 7.

¹¹ A l'université américaine, les étudiants doivent assister à des offices religieux quotidiens, au culte dominical et aux cours d'instruction biblique (avec un assouplissement pour les étudiants en médecine en raison de leurs obligations de présence à l'hôpital). En 1908-1909, cette disposition du règlement est violemment remise en cause par les étudiants qui invoquent la nouvelle constitution de l'Empire ottoman pour faire valoir leurs droits (Dupont, 2007-1 ; Haddad 2002). Après de longues négociations, la crise est provisoirement résolue par un compromis qui accorde aux étudiants une dispense pour l'année universitaire. Le culte est remplacé par une formation morale, mais les cours de Bible restent obligatoires.

¹² Les quelques étudiants non chrétiens ne sont pas obligés d'assister aux offices religieux, sauf le jour de la messe officielle que le consul honore de sa présence « en habit » (Verdeil 2007-2).

valorise en revanche l'attachement à la France, présentée comme l'éternelle bienfaitrice des chrétiens d'Orient.

Face à l'Empire ottoman : des institutions étrangères

Aux yeux des autorités ottomanes, les deux facultés ont en commun d'être étrangères. La faculté protestante, dont les liens avec le gouvernement américain sont moins étroits, est certes considérée dès 1872 comme une branche de l'Ecole impériale de médecine d'Istanbul, mais le gouvernement ottoman ne reconnaît pas les diplômes qu'elle délivre et les diplômés doivent se rendre à Istanbul pour passer de nouveaux examens. Il en est de même, a fortiori, pour les diplômés de la faculté jésuite, d'autant plus que le gouvernement français lui-même ne considère pas son diplôme comme suffisant pour exercer sur son propre territoire. Ce « diplôme spécial français » appelé aussi « diplôme des colonies » oblige son titulaire désireux de pratiquer son art en France à solliciter du gouvernement français une dérogation (Ducruet, p. 56-57)¹³. Pour exercer dans l'Empire, le médecin formé à Beyrouth doit repasser tous les examens faute de quoi, il tombe dans l'illégalité et s'expose à des poursuites (Bourmaud, 2006)¹⁴. Les incertitudes qui pèsent sur le résultat de ces examens conduisent cependant bien des diplômés, comme les universités qui les forment, à chercher des voies de contournement. Elles passent par la France ou les Etats-Unis où tel ou tel étudiant part achever ses études avant de rentrer muni d'un diplôme, étranger certes, mais plus prestigieux. Au lieu de l'examen que doivent passer les étudiants de Beyrouth, le médecin doit alors seulement faire enregistrer son diplôme. A partir de 1894, le gouvernement français accorde aux étudiants de Beyrouth le droit de se présenter au diplôme français de docteur en médecine. Le jury envoyé à Beyrouth vient alors de Lyon et les diplômes émanent donc de cette université. Mais en 1897, la faculté de Constantinople refuse de reconnaître la validité d'un titre certes français mais qui sanctionne une formation reçue par des sujets ottomans sur le territoire ottoman. Ces difficultés poussent le ministère des Affaires étrangères à reprendre les négociations. En 1899, un compromis est trouvé entre la Sublime Porte et les autorités françaises. Le diplôme est désormais délivré par un jury mixte où siègent des délégués ottomans à côté de professeurs envoyés par la France. La France en conserve cependant la présidence. Cet accord favorise la reprise des négociations entre le Syrian Protestant College

¹³ Les réticences de l'Empire ottoman n'expliquent pas seules la durée des négociations. L'Université Saint-Joseph ne peut rien espérer sans un soutien sans faille du gouvernement français qui sait aussi monnayer son appui contre des concessions de la Compagnie (Verdeil, 2007-3).

¹⁴ En 1873, un médecin diplômé du SPC est inquiété par les autorités pour avoir incisé un abcès à la hanche. La menace pèse sur certains diplômés de la Faculté française de médecine en 1894 (Khoury, p. 110, Ducruet, p. 59).

et les autorités de l'Empire. En 1902, une délégation des missions américaines de l'Empire ottoman se rend à Washington pour plaider la cause de ses institutions et demander à l'Etat américain de faire pression pour obtenir un traitement similaire à celui réservé aux œuvres françaises. L'année suivante, le Syrian Protestant College obtient la reconnaissance de ses diplômes aux mêmes conditions que la Faculté française de médecine (Penrose, 1970, p. 41 et 103-108).

Cette organisation ne sera pas modifiée avant la Première Guerre mondiale, mais la suspicion continue de peser sur ces diplômés. En 1903, le gouvernement ottoman inaugure une faculté de médecine à Damas. Quelques années plus tard, le jury ottoman ne cache pas son souhait de voir cette faculté se substituer à terme aux universités missionnaires de Beyrouth¹⁵. En 1910, un décret réserve aux seuls diplômés des facultés ottomanes (Istanbul et Damas) le droit de faire carrière dans les services de l'Etat (hôpitaux, municipalités). Les diplômés de la faculté jésuite protestent alors par voie de presse et font valoir qu'ils sont ottomans et que leurs diplômes ont été reconnus par l'Etat ottoman¹⁶. Les arguments des médecins de l'Université Saint-Joseph servent non seulement à défendre leurs intérêts professionnels mais expriment aussi un patriotisme qui témoigne des espoirs soulevés par la révolution de 1908. Comme beaucoup de minoritaires dans l'Empire, ils veulent croire qu'une citoyenneté ottomane est possible. Ils s'opposent au nationalisme des Jeunes-Turcs de plus en plus soupçonneux à l'égard des Arabes et des minorités qui sont surreprésentées parmi les diplômés des facultés de Beyrouth. A ces institutions que les années ont enracinées dans la société beyrouthine, les mesures de 1910 viennent rappeler la fragilité de leurs statuts. Elles peuvent cependant compter sur l'appui des diplomaties étrangères dont l'influence se fait de plus en plus forte. Un an plus tard, les décrets sont suspendus. Le projet des Jeunes-Turcs témoigne aussi des changements que connaît le pouvoir ottoman. Depuis la révolution, ses arguments contre les facultés étrangères ont changé. Les facultés missionnaires sont moins accusées de porter atteinte à la souveraineté de l'Etat ottoman que de former des médecins dont on peut suspecter le nationalisme.

2. Un recrutement minoritaire, fruit d'une géographie missionnaire

¹⁵ ALSI, Faculté de Médecine, Histoire et Documents, vol. 3, p. 397, Départ des examinateurs, 3 décembre 1911.

¹⁶ Faculté catholique et française de médecine et de pharmacie de Beyrouth, *BAAEF*, 1909-1910, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1910, 58 pages, p. 31. D'autres articles sont publiés dans *Le Réveil*, journal francophone de Beyrouth (Bourmaud, 2006).

La reconnaissance des diplômes délivrés par les facultés de Beyrouth a favorisé l'augmentation du nombre de leurs diplômés : avant 1900, moins d'une dizaine de médecins sortent chaque année de ces deux établissements. Ensuite, leur nombre augmente rapidement : 16 diplômés en 1903 au SPC et le double en 1911, 12 diplômés à la FFM en 1903, et 25 en 1911.

Les conditions d'accès aux facultés de médecine de Beyrouth déterminent largement leur recrutement. Pour y être admis, il faut être oriental, ou si l'on possède une nationalité européenne, appartenir à une famille définitivement installée en Orient. La quasi-totalité des étudiants (178 sur 197 dont l'origine géographique est connue) viennent donc de l'Empire ottoman (voir tableau et carte). Ce chiffre s'élève à 193 si l'on ajoute les diplômés venus d'Égypte, province ottomane sous domination anglaise depuis 1882. La Syrie¹⁷ fournit 56% des diplômés, et le Mont-Liban le quart (50) à lui seul. Viennent ensuite les différentes provinces d'Asie Mineure d'où sont originaires un autre quart des diplômés (54), davantage, si on y ajoute les quatre venus des *wilâya* de Mossoul et de Diyarbakir. Troisième aire de recrutement, mais moins importante que les deux premières, l'Égypte (7% des diplômés). Au delà, l'attraction des deux établissements est quasi nulle. Au sein de l'Empire ottoman, elle touche encore Bagdad (0,5% des diplômés), et plus proche de l'Europe, la Macédoine et la Bulgarie. Elle atteint l'Iran (1% des diplômés), la Russie (0,5%), et la France (0,5%). L'origine des diplômés évolue avec le temps : avant 1899, elle est presque exclusivement syrienne. En 1895, quinze des seize diplômés des deux universités viennent du *Bilâd-al-Shâm*. En 1911 en revanche, sur 56 diplômés, la moitié est originaire de Syrie, 23 d'Asie Mineure et deux d'Égypte.

Les espaces de recrutement des deux établissements ne coïncident pas exactement. La grande différence tient à la place respective qu'occupent l'Égypte et l'Asie Mineure. Sur les quatorze diplômés venus d'Égypte, onze (78%) ont suivi leur formation chez les jésuites, tandis que les deux tiers des diplômés venus d'Asie Mineure sont sortis du Syrian Protestant College où ils représentent plus de 66% des diplômés à partir de 1899. Chez les jésuites, le recrutement en Asie Mineure est plus tardif : aucun diplômé n'en est originaire en 1899 contre presque un quart (7 sur 30) en 1907. Il reste toujours moins important que chez leurs rivaux.

tableau n°1 : Provenance et lieu de formation des diplômés (1871-1914)

Origine	FFM		SPC		total	
	Nombre	% du total	Nombre	% du total	Nombre	% du total

¹⁷ Ont été regroupées sous cette dénomination les *wilâya* de Beyrouth, de Syrie et d'Alep, les sandjaks du Mont Liban et de Jérusalem.

w. de Beyrouth	20	9%	14	6,5%	34	15,5%
w. de Syrie	6	3%	10	5%	16	8%
w. d'Alep	1	0,5%	10	5%	11	5,5%
s. de Jérusalem	2	1%	5	2%	7	3%
s. du Mont Liban	21	10%	29	14%	50	24%
Total Syrie ottomane	50	23,5%	68	32,5%	118	56%
Asie Mineure	21	10%	33	15,5%	54	25,5%
Autre Empire ottoman	4	2%	3	1,5%	7	3,5%
Egypte	11	5,5%	3	1,5%	14	7%
Autre	3	1,5%	1	0,5%	4	2%
non mentionnée	1	0,5%	12	5,5%	13	6%
Total	90	43%	120	57%	210	100%

Les chiffres sont issus d'un sondage au quart.

Les futurs étudiants doivent satisfaire aux exigences d'un examen d'entrée ou, pour la faculté jésuite, être titulaire du baccalauréat. Il leur faut aussi fournir une attestation des études suivies, un certificat de bonnes vie et mœurs, et, à la faculté jésuite, un acte de nationalité. Ces dispositions avantagent les anciens élèves des missionnaires : jusqu'en 1903, les anciens des collèges jésuite (université Saint-Joseph) et lazarisite (Antoura) sont dispensés de l'examen d'entrée à la faculté française¹⁸. Réussir les examens suppose en effet de maîtriser une langue européenne et d'avoir suivi une formation secondaire occidentale : à la faculté de médecine jésuite, l'enseignement est donné en français. Au Syrian Protestant College, l'anglais est requis à partir de 1883. Beaucoup d'étudiants en médecine sont donc d'anciens élèves des collèges missionnaires d'Anatolie. Au début du siècle, la moitié des étudiants de la Faculté française de médecine ont effectué leurs études secondaires dans un établissement dirigé par des religieux latins. Les autres sont sortis des institutions de l'alliance israélite universelle ou de la mission laïque française ou encore des écoles gouvernementales ottomanes ou égyptiennes (Verdeil 2007-3)¹⁹.

Ce recrutement missionnaire explique les différences observables entre les deux facultés qui ne puisent pas dans le même vivier. Depuis 1831, les missions protestantes sont très actives en Anatolie où elles ont fondé plusieurs établissements dont le plus prestigieux est le Robert College d'Istanbul. Les jésuites en revanche ne se sont intéressés à l'Arménie que plus tard. C'est en 1881 qu'une mission y est créée par le P. Amédée de Damas. Il faut donc attendre le début du XX^e siècle pour voir arriver leurs anciens élèves à la Faculté française de médecine de Beyrouth. En Egypte, la situation est un peu différente. Ici encore, les missions

¹⁸ En 1903, les jésuites sont obligés de renoncer à ce privilège pour calmer la colère des partisans de la Mission laïque qui accuse le gouvernement français de soutenir des établissements congréganistes aux dépens des institutions laïques (Verdeil, 2006).

¹⁹ ALSI, FFM, *Histoire et documents divers*, vol. 2, 1907, p. 635-638.

protestantes américaines se sont installées avant la mission jésuite. Depuis 1854, elles ont établi des écoles au Caire, et, en 1865, un collège à Assiout, en moyenne Egypte, alors que le collège de la Sainte-Famille tenu par les jésuites a ouvert ses portes en 1879. Mais depuis la réforme de 1893, l'anglais s'est imposé comme la langue d'études de la faculté de médecine du Caire (Chiffolleau, 1997). Les anciens élèves des jésuites qui sont francophones préfèrent partir étudier la médecine à Beyrouth.

Les élèves des missionnaires sont issus dans leur grande majorité des minorités de l'Empire et il en est de même des étudiants des facultés de médecine. Les jésuites ont atteint un de leurs objectifs : soustraire les étudiants catholiques à l'influence protestante. En 1913, les catholiques forment les gros bataillons des étudiants de la faculté jésuite (52%), alors qu'ils sont quasiment absents des bancs du Syrian Protestant College (moins de 1% des étudiants)²⁰. Ce dernier recrute davantage dans les communautés chrétiennes non catholiques : grecs-orthodoxes, protestants, coptes, arméniens grégoriens. Elles regroupent 61% des étudiants, contre 29% à l'université des jésuites. Dans les deux établissements, l'augmentation des effectifs est allée de pair avec une diversification des appartenances confessionnelles. 93% des diplômés du Syrian Protestant College sont chrétiens avant 1880 (Jeha, 1991) et 94% des étudiants de la Faculté française de médecine avant 1893 (Ducruet, p. 344). A la veille de la Première Guerre mondiale, la proportion des étudiants musulmans et juifs a beaucoup augmenté. La part des étudiants appartenant à la communauté juive est presque identique dans les deux établissements : 7% au Syrian Protestant College et 9% à la Faculté française de médecine (où ils représentaient moins de 3% des étudiants vingt ans plus tôt). Les musulmans préfèrent le Syrian Protestant College, où ils sont proportionnellement deux fois plus nombreux qu'à la Faculté française de médecine (20% contre 10%). Celle-ci ne compte quasiment pas d'étudiants druzes, alors qu'ils forment 9% de l'effectif du Syrian Protestant College, qui reçoit aussi quelques adeptes du baha'isme. La Faculté française de médecine apparaît donc plus catholique et plus chrétienne, et sa rivale protestante plus ouverte sur les autres confessions, druze et musulmane.

L'origine sociale des étudiants n'est pas mentionnée de façon systématique ce qui interdit toute étude statistique. Avec l'examen d'entrée, les frais de scolarité limitent l'accès aux facultés de médecine. Chez les jésuites, ils s'élèvent à 150 francs par an en moyenne. Les

²⁰ Ni le *BAAEF* ni le *Catalogue du Syrian Protestant College* n'indiquent la confession des diplômés des deux établissements. Pour le Syrian Protestant College, on dispose de chiffres pour les premières années et 1913 ; pour la Faculté de médecine, des statistiques ont été établies pour les étudiants (et non les diplômés) par le P. Ducruet. Voir *Der Christliche Orient*, 1913, Postdam, p. 129, qui s'appuie sur une liste publiée dans *The Orient*, Istanbul, 26 février 1913, p. 3, pour les étudiants du Syrian Protestant College et DUCRUET, 1983, p. 344.

étudiants qui logent à l'Internat Saint-Luc, ouvert au début du siècle doivent y ajouter 800 francs par mois de pension²¹. Au Syrian Protestant College, les frais de scolarité s'échelonnent de 6 à 10 £ suivant les étudiants, qui bénéficient de réduction s'ils sont anciens élèves des collèges protestants. Il faut y ajouter des frais spéciaux qui tournent autour de 7 mejdiés + 20 francs et le prix de la pension qui varie de 12£ à 25£ par an, selon le confort de la chambre et la nourriture choisis²².

Quelques figures plus connues permettent de se faire une idée de l'origine sociale de ces médecins. Parmi eux figurent des fils des premiers praticiens formés en Europe, comme Tawfiq **Ⲅⲏⲁⲏ** (FFM 1897), dont le père Ibrâhîm a fait ses études en Allemagne avant de devenir médecin privé du khédivé Ismâ'îl au Caire (Dâhir, 1986, p. 244). Mais aussi des rejetons de bonnes familles : un Nakhlah de Jbayl (FFM 1888) dont les parents possédaient le *sûq* de la ville, un Ghurâyib de Tripoli (SPC 1907) dont le père portait le titre de Bey²³, ou encore Henry Shâwul (FFM 1909) dont le père était directeur de la banque ottomane à Damas²⁴. D'autres sont cependant d'origine plus modeste, comme Jirjî Zaydân (entré au SPC en 1881) dont le père tenait une *locanda* à Beyrouth. Il n'est pas anodin de noter que celui-ci n'a pas achevé ses études, en raison, entre autres, des difficultés qu'il éprouvait à les financer (Dupont, 2007-2). La proximité géographique des missionnaires favorise la fréquentation de leurs établissements. Ibrâhîm Nassâr (SPC 1915) qui a fait toutes ses études dans des écoles de la mission protestante est le fils d'un des employés de l'imprimerie américaine²⁵. On n'est pas étonné de trouver parmi les diplômés de l'Université Saint-Joseph des familles d'origine latine anciennement installées en Orient, comme les Catafago, consuls d'Autriche à Saïda. Un de leurs fils, Théodore, sort diplômé de la Faculté française de médecine en 1898. Yusûf Abela, originaire comme lui de Saïda et formé au Syrian Protestant College (1875), représente aussi les milieux consulaires de sa ville. Un de ses parents y était vice-consul d'Angleterre²⁶.

Par rapport à la faculté impériale d'Istanbul, les facultés de Beyrouth recrutent dans des milieux socialement plus diversifiés (Anastassiadou-Dumont, 2003). Ce qui conduit à apprendre la médecine chez les jésuites ou les missionnaires américains, c'est moins l'appartenance à une élite sociale que la fréquentation d'un réseau scolaire missionnaire.

²¹ AFSI, Coll° Prat T. 26, Université Saint-Joseph (Syrie), Faculté de médecine, Internat Saint-Luc. Rappelons qu'à l'époque, les jésuites versent environ 60 francs par mois à leurs maîtres d'école de Beyrouth.

²² *Catalogue of the Syrian Protestant College*, 1907-1908, p. 12.

²³ Entretien avec Emma El-Khoury, petite fille du docteur Iskandar Ghurâyib, Beyrouth, 2/10/2005.

²⁴ In Memoriam, *Journal médical libanais*, 1964, 17, p. 361-363.

²⁵ « Al wafayât, al duktûr Ibrâhîm Nassâr » (Nécrologie, le docteur Ibrâhîm Nassâr), *Journal médical libanais*, 1962, 15, p. 47.

3. La carrière des diplômés

Les facultés de médecine constituent un lieu de brassage où se côtoient des Beyrouthins, des Libanais, des Syriens de l'intérieur, des Arméniens d'Anatolie ou des Grecs de Smyrne. Malgré leur durée, et parfois l'éloignement qu'elles impliquent, ces études beyrouthines ne parviennent pas à couper totalement les diplômés de leurs racines. Les lieux d'exercice des diplômés des facultés médicales de Beyrouth ne diffèrent guère de leur origine géographique (voir la carte)²⁷. Au sein de l'Empire ottoman, c'est la Syrie qui accueille le plus de médecins formés dans les facultés jésuites et protestante de Beyrouth (53,5%), puis l'Asie Mineure. Seconde destination des diplômés, l'Egypte se singularise : elle reçoit bien plus de diplômés de Beyrouth qu'elle n'envoie d'étudiants y faire leur médecine. Vient ensuite le reste du monde, où la France et les Etats-Unis constituent les principales terres d'accueil (voir tableau n°2)²⁸.

tableau n°2 : Premier lieu d'exercice et établissement de formation

	FFM		SPC		Total	
	Nb	%	Nb	%	Nb	%
w. de Beyrouth	19	9%	20	9%	39	18%
w. de Syrie	5	2,5%	7	3,5%	12	6%
w. d'Alep	3	1,5%	9	4%	12	5,5%
s. de Jérusalem	2	1%	5	2,5%	7	3,5%
s. du Mont Liban	18	8,5%	25	12%	43	20,5%
Total Syrie ottomane	47	22,5%	66	31%	113	53,5%
Asie Mineure	10	5%	27	13%	37	18%
Egypte	17	8%	16	7,5%	33	15,5%
Autre Empire ottoman	5	2,5%	4	2%	9	4,5%
Autre	11	5%	7	3,5%	14	8,5%
Total	90	43%	120	57%	210	100%

Les chiffres sont issus d'un sondage au quart.

Enracinement local et familial

²⁶ ALSI, Diaire de Saïda, 2/6/1864.

²⁷ Une certaine mobilité à l'intérieur de la même province n'est pas à exclure : il n'en n'a pas été tenu compte ici. Ainsi les déplacements entre différents lieux d'exercice d'un médecin qui s'installe d'abord à Ba'abda puis à Hamâna n'ont pas été comptabilisés.

²⁸ Deux informations permettent de reconstituer dans leurs grandes lignes les carrières des médecins diplômés de la Faculté française de médecine et du Syrian Protestant College. La première, mentionnée de façon systématique, correspond à leur domicile, assimilé ici au lieu d'exercice. L'autre indique la fonction qu'ils exercent, mais elle ne figure pas toujours dans le *Catalogue of the Syrian Protestant College* ou le *BAAEF*. Faute de données supplémentaires, ils sont ici assimilés à des médecins de ville.

De façon générale, les destinations choisies par les diplômés des deux établissements se ressemblent, mais deux différences méritent d'être relevées. Les diplômés de la Faculté française de médecine qui font carrière en Egypte en sont le plus souvent originaires, alors que ceux du Syrian Protestant College qui s'y rendent renoncent à une carrière dans leur région natale. D'autre part, les grandes villes que sont Beyrouth, Damas, Le Caire et Alexandrie n'occupent pas la même place dans la géographie des deux établissements. Elles accueillent près du tiers des diplômés des jésuites, contre 13% des diplômés du Syrian Protestant College. Ceci s'explique par les différences de recrutement des deux établissements. Entre 1867 et 1914, ces quatre villes ont envoyé à l'Université Saint-Joseph 31% de ses futurs diplômés (31%, à supprimer), et seulement 8% au Syrian Protestant College (8% à supprimer).

Deux tiers des diplômés s'établissent d'abord dans leur province d'origine. La plupart d'entre eux (60%) ne déclarent pas appartenir à des institutions particulières, ce qui laisse supposer qu'ils exercent une médecine de ville ou de village. Cette proportion est plus élevée pour les dernières promotions : en 1912, les diplômés de 1907 ou de 1911 n'ont pas encore eu le temps d'embrasser une carrière. Elle est aussi relativement plus importante chez les diplômés originaires d'Asie Mineure (65%) qui, il est vrai, fréquentent plus tardivement les facultés beyrouthines. De retour chez eux, les médecins fraîchement émoulus des facultés beyrouthines bénéficient du soutien de leurs familles qui leur permet « d'attendre la clientèle »²⁹. Ce retour est parfois vécu comme un pis-aller par des médecins qui n'ont pas décroché l'emploi espéré à leur sortie de la faculté. Spiridon Abû al-Rûs (FFM 1896) qui a d'abord cherché sans succès à s'installer à Beyrouth, repart dans sa ville d'origine, Mersine, où il exerce jusqu'à la Première Guerre mondiale³⁰.

Plusieurs de ces médecins ne se contentent pas d'une pratique privée et occupent des fonctions dans des institutions sanitaires publiques ou privées. A la fin du siècle, le développement des municipalités dans l'Empire ottoman offre une première possibilité d'emploi. Ces municipalités sont compétentes en matière de santé et d'hygiène publiques. Les médecins qui ont la charge de ces services sont nommés par les gouverneurs ottomans et font partie du conseil municipal (Khair, 1973). 5% des diplômés de Beyrouth (5% à supprimer) ont occupé ce type d'emploi. Ainsi Vassil Ouraioglou (FFM, 1911), médecin de la municipalité de Hafik, près de Sivas (Turquie), ou Nâsir Hatîm (SPC, 1871), originaire de Hamâna qui

²⁹ ALSI, Faculté de médecine, histoire et documents divers, vol. 2, p. 104, 12 avril 1902.

³⁰ *La Faculté*, 30, juin 1955, 17-18. ALSI, Faculté de médecine, histoire et documents divers vol. 1, p. 538.

remplit les mêmes fonctions à Zahlé (Liban)³¹. Les médecins des services sanitaires des grandes villes sont recrutés sur concours et occupent par conséquent des postes plus prestigieux.

Les hôpitaux privés offrent une seconde opportunité de carrière. Les médecins du Syrian Protestant College tirent parti du réseau des hôpitaux protestants ou américains. Ainsi Haroutune Kavafian, originaire de Constantinople et diplômé du Syrian Protestant College en 1911, exerce ensuite à l'hôpital missionnaire américain de Aïntab³². Le réseau des diplômés de la faculté jésuite est plus catholique et plus français. Plusieurs exercent dans des dispensaires tenus par des congrégations féminines. Ainsi Joseph Mandûr, originaire de 'Ajaltûn (Mont-Liban) exerce plusieurs années à l'hôpital français des Filles de la charité³³. D'autres hôpitaux ou dispensaires privés offrent des emplois aux médecins des facultés de Beyrouth. Habîb □ubbajî (SPC, 1879) est médecin à l'hôpital grec de Beyrouth qui s'installe dans des locaux plus grands en 1884 et Maurice Wallenstein (FFM, 1911) exerce à l'hôpital israélite d'Alep. Il arrive que ces médecins fondent eux-mêmes l'institution qui les emploie. Marc Habashî, originaire du Caire où il retourne faire carrière en 1903, après avoir décroché le diplôme de la Faculté française de médecine, a fondé dans cette ville un *Institut des nourrices* qu'il dirige³⁴.

Quelques médecins occupent enfin des fonctions dans les sociétés à capitaux étrangers, très actives dans le domaine des transports. Parmi eux, Michel Braydî (FFM, 1899), originaire de Zahlé devient médecin de cette municipalité en 1901. Après 1904, il cumule cette fonction avec celle de médecin de la compagnie du chemin de fer Damas-Homs et Prolongements. Tous ceux qui exercent cette fonction sont des anciens de la faculté jésuite : les compagnies concessionnaires françaises recrutent des médecins francophones qui peuvent parfois se prévaloir, en outre, d'une recommandation du consul.

Une forte mobilité

Une demande plus forte de médecins qualifiés selon des normes européennes et la multiplication des structures sanitaires publiques ou privées dans l'Empire ottoman ouvrent aux diplômés du Syrian Protestant College et de la Faculté française de médecine des

³¹ Pour les noms des diplômés, l'orthographe des sources a été conservée.

³² *Catalogue of the Syrian Protestant College, Beirut, Syria, 1911-1912*, Beirut, American Mission Press, 126 p., p. 102.

³³ AFSI, Faculté de médecine, histoire et documents divers, vol. 2, p. 68 ; Faculté catholique et française de médecine et de pharmacie de Beyrouth, *BAAEF*, 1911-1912, Beyrouth, Imprimerie catholique, 62 pages, p. 48.

³⁴ Faculté catholique et française de médecine et de pharmacie de Beyrouth, *BAAEF*, 1911-1912, Beyrouth, Imprimerie catholique, 62 pages, p. 45.

possibilités de carrière variées. Tous ne veulent ou ne peuvent exercer dans leurs lieux d'origine. Parmi ces diplômés, la mobilité est forte. Une forte minorité d'entre eux (34%) se tourne, le diplôme acquis, vers d'autres horizons. Pour près d'un tiers de ces médecins, cette première émigration n'est que l'étape initiale d'un parcours qui les mènera ensuite ailleurs³⁵. Tous les diplômés qui ont décidé de commencer leur carrière dans leur province d'origine ne persévèrent pas non plus dans ce choix. Pour un cinquième d'entre eux en effet, ce n'est qu'une destination provisoire, dans l'attente de meilleures opportunités. C'est le cas pour Abraham Joseph Jamal, (SPC, 1907), retourné d'abord à Jaffa dont il est originaire avant de partir pour le Soudan, à Atbara, comme médecin de l'hôpital civil. Les diplômés du Syrian Protestant College et ceux de la Faculté française de médecine font preuve de mobilité équivalente, les anciens de la faculté américaine plutôt en cours de carrière, ceux de la faculté jésuite plutôt en début de carrière.

Dans la plupart des cas, les médecins qui ne reviennent pas dans leur province d'origine trouvent des emplois dans des institutions publiques ou privées. Cette proportion s'élève au deux tiers pour ceux qui se déplacent au cours de leur carrière. Faute de données biographiques plus précises, leur migration reste difficile à interpréter. Elle peut favoriser une carrière qui sort de l'exercice de la médecine de ville ou de village. Ainsi Edmond 'Âshû originaire de Beyrouth obtient en 1900 la première place au concours organisé à Istanbul pour recruter les médecins sanitaires de l'Empire³⁶. Il débute sa carrière à Camaran en mer Rouge, la poursuit à Tripoli en Afrique du Nord avant de retourner à Beyrouth en 1911 à la suite de la conquête italienne³⁷. Mais on change aussi de lieu d'exercice contraint et forcé ou pour fuir une difficulté. En 1898 et en 1899, le docteur Melconian (FFM, 1898) demande aux jésuites d'intervenir auprès du gouverneur d'Adana qui refuse d'enregistrer son diplôme et l'empêche ainsi d'exercer dans la ville. L'action des pères ne suffit pas à le convaincre de rester en Anatolie. En 1904, il est installé à Homs comme médecin du dispensaire français et de la Compagnie du chemin de fer Damas-Homs et prolongements³⁸.

Après 1914, les bouleversements provoqués par le premier conflit mondial entraînent d'autres déplacements. En 1922, le Docteur Abû al-Rûs quitte Mersine où il dirigeait l'hôpital français et part pour la France. Il revient deux ans plus tard s'installer à Alep, avant de

³⁵ La moitié de ceux qui se déplacent au cours de leur carrière avait choisi l'émigration à sa sortie de l'université.

³⁶ Faculté de médecine, histoire et documents divers, vol. 1, p. 944.

³⁷ *Faculté catholique française de médecine et de pharmacie de Beyrouth*, BAAEF, 1901, Beyrouth, Imprimerie catholique, 51 pages, p. 19 ; *ibid.*, 1904, Beyrouth, Imprimerie catholique, 77 pages, p. 31 ; *ibid.*, 1919-1920, Beyrouth, Imprimerie catholique, 110 pages, p. 101.

³⁸ *Faculté catholique et française de médecine et de pharmacie de Beyrouth*, BAAEF, 1904, Beyrouth, Imprimerie catholique, 77 pages, p. 29.

déménager à Beyrouth où il fera une carrière médicale et politique (il est ministre de l'Instruction et de la Santé du Liban en 1928-1929) et médicale³⁹. Mikhâ'il Khalîl Ma'lûf (SPC 1906) qui avait ouvert une clinique à Beyrouth après une spécialisation en France renonce à exercer dans cette ville et part en 1915 chercher une vie meilleure à Héliopolis⁴⁰.

La Syrie, puis l'Égypte, avant la France et les États-Unis accueillent les diplômés qui décident de ne pas retourner dans leur province d'origine. Après avoir obtenu leur diplôme, certains médecins partent se spécialiser à Paris ou à New York. Il leur est plus difficile de s'y établir durant leur vie professionnelle. Malgré la possibilité offerte aux diplômés de la Faculté française de médecine d'exercer dans les possessions françaises, quasiment aucun ne choisit d'y exercer : le cas de Shukrî Ni'mah, originaire de Beyrouth, diplômé en 1891 et installé à Tunis, reste isolé.

Les départs pour l'Occident sont rares et souvent provisoires, malgré quelques exceptions, comme Dâwud H. Salîm (SPC, 1887). Originaire du Chouf, il fait carrière comme chirurgien à l'Hôpital du Prince William Sound en Alaska. Moins de 6% des diplômés choisissent d'exercer en France (à Paris surtout) ou aux États-Unis (à New York). A la faculté de médecine jésuite comme au sein du gouvernement de la République ou des universités françaises, personne n'encourage ces déplacements. La faculté doit former une élite attachée à la France, mais orientale. Les protestants américains ne poursuivent pas les mêmes objectifs politiques mais sont tout autant missionnaires : l'émergence d'une nouvelle élite doit contribuer à transformer la société locale.

Syriens, Grecs et Arméniens se déplacent dans des proportions similaires (37% et 42%). Parmi les Syriens, ce sont surtout les Libanais (17 sur 48), les Beyrouthins (9 sur 11) et les Damascènes qui choisissent l'émigration. Les diplômés originaires de Smyrne ou d'Anatolie centrale sont les plus mobiles parmi ceux venus d'Asie Mineure. Leurs parcours diffèrent selon leur région d'origine.

19 diplômés venus d'Asie Mineure choisissent l'émigration. La plupart décident de se rendre en Occident avant la Syrie, l'Asie Mineure et enfin l'Égypte. Le séjour aux États-Unis ou en France est pour eux l'occasion d'acquérir une spécialité. Joseph Danielides illustre bien ce type d'itinéraire : diplômé en 1887 du Syrian Protestant College, il poursuit d'abord ses études à Paris avant de retourner à Adana, sa ville d'origine. A la veille de la Première Guerre mondiale, la plupart des anciens de la faculté jésuite dans ce cas n'ont pas eu le temps de

³⁹ « Al wafayât, al duktûr Spîridûn Abû al-Rûs » (Nécrologie, le Docteur Spiridon Abourousse), *Journal médical libanais*, 1965, 18, p. 79-80.

⁴⁰ « Al wafayât, Al duktûr Mikhâ'il Khalîl Ma'lûf » (Nécrologie, le docteur Mikhâ'il Khalîl Ma'lûf), *Journal médical libanais*, 1962, p. 442-443.

rentrer en Asie Mineure et sont encore étudiants à Paris. La guerre et les massacres des Arméniens ont ensuite bouleversé leurs plans.

L’Egypte et la Syrie se partagent presque équitablement les faveurs des migrants originaires de Syrie, bien avant le monde occidental ou l’Asie Mineure. Sur les 42 diplômés d’origine syrienne qui choisissent l’émigration au début de leur carrière, 18 se rendent ailleurs en Syrie et 16 en Egypte. Là, beaucoup trouvent à s’employer dans l’armée anglo-égyptienne (9 sur 16). Les diplômés du Syrian Protestant College sont très majoritaires parmi ces médecins au service de l’armée anglo-égyptienne (11 sur 13). La pratique de la langue anglaise explique ce recrutement privilégié. Ce cas mis à part, les fonctions qu’exercent les migrants ne sont guère différentes de celles évoquées précédemment. Ils s’emploient comme leurs collègues au service d’institutions sanitaires publiques ou d’hôpitaux privés.

*« Réclamer sa place au soleil de l’Egypte »*⁴¹

L’importance de la carrière militaire et les débouchés offerts expliquent pour partie l’attrait qu’exerce l’Egypte. Destination la plus prisée, elle accueille seize des 67 diplômés qui choisissent l’émigration, et dix-neuf de ceux qui se déplacent durant leur carrière (sur 51). Ce pays offre les possibilités de carrière les plus diversifiées. Les politiques de santé publique poursuivies par les khédives ont favorisé le développement d’institutions sanitaires dépendant du gouvernement ou des municipalités. Wadî Rizq Allâh Barbârî (SPC, 1895), originaire de Beyrouth, puis installé au Caire, fait carrière dans ces institutions. En 1901, il exerce comme médecin et chirurgien dans l’hôpital gouvernemental de Zagazig (Delta). Au lendemain de la Première Guerre mondiale, il travaille au Caire au sein du ministère de la Santé publique. L’Egypte est aussi par excellence le lieu de la pénétration européenne. La Grande-Bretagne l’occupe militairement depuis 1882 et les compagnies étrangères y sont nombreuses (Compagnie du Canal de Suez, chemins de fer). Pour les médecins arabes, elle constitue un véritable eldorado et promet des carrières, à la fois militaires et civiles. Alfred Nâsir Gharzûzî (SPC, 1899) par exemple, originaire de Beyrouth, d’abord chirurgien, quitte l’armée anglo-égyptienne avec le grade de lieutenant pour devenir médecin de l’hôpital gouvernemental de Marsa-Matruh. Dâwud Jibrâ Fahadah (SPC, 1903), lui aussi lieutenant dans l’armée anglo-égyptienne, s’installe ensuite à Alexandrie où il exerce comme médecin dans la Compagnie

⁴¹ A l’occasion du 25^{ème} anniversaire de la Faculté française de médecine, le Dr Nègre retrace la carrière d’une partie de ses diplômés, et relève qu’ils ne sont pas les seuls à vouloir « réclamer leur place au soleil de l’Egypte » : NEGRE M., « Aperçu historique de la faculté », *op. cit.*, p. 67.

de chemin de fer égyptienne. Tous ces postes ne sont pas à l'époque pourvus par des médecins formés en Egypte. Au tournant du siècle, la Grande-Bretagne a en effet limité le nombre d'étudiants de la faculté de médecine du Caire. Moins d'une dizaine de diplômés sortent chaque année de cet établissement entre 1896 et 1902. La place est donc libre pour les étrangers (Chiffolleau, 1997).

L'importance de la carrière militaire explique que les diplômés du Syrian Protestant College soient proportionnellement plus nombreux à choisir l'Egypte. L'établissement y envoie seize de ces diplômés alors que trois d'entre eux en sont originaires. Ils s'établissent au Soudan et au Caire où la maîtrise de l'anglais favorise leur installation. Les médecins formés par les jésuites qui s'installent en Egypte ne sont pas des émigrants, ils retournent dans leur province d'origine et privilégient Le Caire et Alexandrie. La différence entre les deux établissements est encore plus frappante si l'on considère les médecins qui se déplacent durant leur carrière. Quatorze des trente-six diplômés du Syrian Protestant College dans ce cas émigrent vers la vallée du Nil, au Caire et au Soudan. Par comparaison, la mobilité des diplômés de l'Université Saint-Joseph est moins facile à caractériser : l'Egypte vient en tête des destinations choisies, mais de façon moins nette (5 sur 16).

Conclusion

Implantées à Beyrouth, les facultés de médecine du Syrian Protestant College et de l'Université Saint-Joseph couronnent un système scolaire missionnaire qui leur fournit la majorité de leurs étudiants. Parmi eux les Arméniens sont nombreux, surtout au Syrian Protestant College dont le recrutement bénéficie du développement des missions protestantes en Anatolie. De façon générale, les minorités de l'Empire sont surreprésentées parmi les étudiants de ces deux facultés (plus de 50% des étudiants en 1913) même si leur importance diminue avec le temps. Cette évolution résulte de l'augmentation des effectifs après 1900 et d'une meilleure scolarisation (au niveau secondaire) des juifs et des musulmans de l'Empire. Le recrutement des deux établissements leur confère une physionomie différente : dès la fin du XIX^e siècle, la faculté protestante est plus arménienne. Dans les années 1910, elle est aussi moins chrétienne et plus ouverte aux autres confessions de l'Empire. Par comparaison, la faculté jésuite apparaît beaucoup plus catholique et donc très maronite.

Les carrières de ces médecins dessinent un entrelacs d'itinéraires de l'Asie Mineure à l'Egypte en passant par la Syrie, où il n'est pas facile de repérer des lignes directrices. Les départs en Occident sont peu nombreux, rarement définitifs, plutôt conçus comme le moyen

de compléter la formation acquise à Beyrouth ou d'acquérir un diplôme dont la reconnaissance par l'Empire ottoman ne posera pas de problème. Le rayonnement du Syrian Protestant College est plus étendu et va jusqu'au Soudan, celui de la faculté jésuite plus ponctuel et plus urbain : Beyrouth, Damas, Alexandrie et Le Caire envoient et accueillent à elles seules un tiers des diplômés.

Deux groupes peuvent *grosso modo* être distingués parmi ces médecins qui se côtoient provisoirement durant leurs quatre années d'études. Les médecins arabes sont les plus nombreux. Syro-Libanais dans leur majorité, ils font carrière en Syrie et en Egypte, souvent au sein d'institutions publiques ou privées. Par les opportunités de carrière qu'elle offre, et en raison du manque de médecins égyptiens, l'ancienne province ottomane passée sous domination anglaise constitue pour eux un véritable eldorado. Elle est particulièrement prisée des médecins du Syrian Protestant College.

Leurs collègues arméniens ou grecs originaires d'Asie Mineure sont plus nombreux à retourner dans leurs provinces d'origine. Ce sont davantage des médecins de ville. Ceux qui émigrent choisissent surtout la Syrie ou l'Occident où ils partent se spécialiser.

Dans leur carrière, les diplômés tirent parti des réseaux missionnaires catholiques ou protestants que l'impérialisme de la France et de l'Angleterre ne cesse de renforcer et d'étendre. Ils permettent aux anciens du Syrian Protestant College de trouver une place dans l'armée anglo-égyptienne au Soudan et à ceux de la faculté jésuite de s'employer dans les sociétés concessionnaires installées dans l'Empire. Mais l'expansion coloniale n'explique pas à elle seule leurs parcours professionnels. Ces derniers empruntent aussi les voies tracées par le développement des institutions sanitaires dans l'Empire ottoman (qu'elles relèvent des communautés ou du gouvernement) où l'élite nouvelle des médecins, formée en anglais ou en français par des missionnaires chrétiens, trouve à s'employer.

Bibliographie

ANASTASSIADOU-DUMONT Méropi (dir), 2003, *Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes*, Paris, Maisonneuve et Larose, 387 pages.

BOURMAUD Philippe, 2006, « Entre confessionnalisme et nationalité : la faculté de médecine de Beyrouth et ses étudiants (1883-1914) », Cabanel Patrick (dir.), *Une France en Méditerranée*, Paris, Creaphis, p. 253-264.

CHIFFOLEAU Sylvia, 1997, *Médecine et médecins en Egypte, construction d'une identité professionnelle et projet médical*, Paris, L'Harmattan, coll. Comprendre le Moyen-Orient, 334 pages.

DÂHIR Mas'ûd, 1986, *Al-hijra al-lubnâniyya ilâ Misr (L'émigration libanaise en Egypte)*, 1986, Beyrouth, publication de l'université libanaise, 466 pages, p. 177.

DUCRUET J, sj, 1992, *Un siècle de coopération franco-libanaise au service des professions de la santé*, 1992, Beyrouth, Imprimerie catholique, 475 pages.

DUPONT Anne-Laure, 2007-1 « Une école missionnaire et étrangère devant la montée du panislamisme et du nationalisme ottoman : la crise de 1909 au *Syrian Protestant College* de Beyrouth », *Cahiers de la Méditerranée* Université de Nice (à paraître).

DUPONT Anne-Laure, 2007-2, « Un « médiateur professionnel » à la fin de la période ottoman : Jurjî Zaydân (1861-1914), écrivain réformiste et acteur de la renaissance arabe », Heyberger Bernard, Verdeil Chantal (dir.), 2006, *Hommes de l'entre-deux. Parcours individuels et portraits de groupes sur la frontière de la Méditerranée (XVI^e – XX^e siècle)*, Paris, Les Indes savantes.

GOFFMAN C, 2002, “Making the Mission : Cultural Conversion at the American College for Girls”, Tejirian E.H. Simon R.S. (ed), *Altruism and imperialism : Western Cultural and Religious Missions in the Middle East*, Middle East Institute, Columbia University, p. 88-119.

HADDAD Dr Farîd Sâmî, 1967, « Târîkh al-tibb fî Lubnân, min ‘âm 1871 ilâ ‘âm 1914 (Histoire de la médecine au Liban de 1871 à 1914) », *Journal médical libanais*, 21, p. 41-77.

HADDAD Mahmoud, 2002, “Syrian Muslim Attitudes Toward Foreign Missionaries in the Late Nineteenth and Early Twentieth Centuries”, Tejirian E.H. Simon R.S. (ed), *Altruism and imperialism : Western Cultural and Religious Missions in the Middle East*, Middle East Institute, Columbia University, p. 253-274.

HANSSEN Jens, 2005, *Fin de siècle Beirut, the Making of an Ottoman Provincial Capital*, Oxford, Oxford Clarendon Press, 307 pages.

HORNUS Jean-Michel, 1957, « Le Protestantisme au Proche-Orient », *Proche Orient Chrétien*, tome X, Fasc. 1, p. 26-41.

JEHA Shafik, 1991, *Darwin and the Crisis of 1882 in the Medical Department*, (en arabe), Beyrouth, American University of Beirut, 254 pages.

JULLIEN Michel s.j, 1899, *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie (1831-1895)*, Paris, Lyon, Delhomme et Briguet, 2 volumes.

KHAIR Antoine, 1973, *Le moutaçarrifat du Mont-Liban*, Beyrouth, Université libanaise, 195 pages.

KHOURY Dr Robert, *La médecine au Liban de la Phénicie à nos jours*, Beyrouth, Les éditions ABCD, 268 pages.

MONNAIS-ROUSSELOT Laurence, 2000, 2002, « Du pluriel au singulier, du singulier au pluriel. Regards médicaux sur le corps malade en Indochine française (1860-1939) », Boëtsch G., Chevê D., *Le corps dans tous ses états*, Paris, CNRS édition, p. 83-113.

PENROSE Stephen B.L. Jr, 1970, *That they may have life, the Story of the American University of Beirut, 1866-1941*, Beyrouth, A.U.B, 347 pages.

SALIBI Kamal, 1992, *Histoire du Liban du XVII^{ème} siècle à nos jours*, Paris, Naufal, 349 pages.

SIINO François, 2003, « Sciences, savoirs modernes et évolutions des modèles politiques », Sciences, savoirs modernes et pouvoirs dans le monde musulman contemporain, *REMMM* 101-102, juillet 2003.

TIBAWI A.-L., 1967, “The genesis and early history of the Syrian Protestant College”, *The Middle East Journal*, 1967 I, p. 1-15 ; II, p. 199-212.

VERDEIL Chantal 2006, « L’Université Saint-Joseph et la Troisième République », Cabanel Patrick (dir.) *Une France en Méditerranée*, Paris, Créaphis, p. 235-252.

VERDEIL Chantal, 2007-1, *Jésuites et chrétiens d’Orient en Syrie au XIX^e siècle*, Paris, Les Indes Savantes, (sous presse).

VERDEIL Chantal, 2007-2, « L’Université Saint-Joseph, un établissement catholique dans la société pluriconfessionnelle de la fin de l’Empire ottoman », *Cahiers de la Méditerranée*, Université de Nice (à paraître).

VERDEIL Chantal, 2007-3, « L’empire, les communautés, la France : les réseaux des médecins ottomans à la fin du XIX^e siècle », Heyberger Bernard, Verdeil Chantal (dir.), 2006, *Hommes de l’entre-deux. Parcours individuels et portraits de groupes sur la frontière de la Méditerranée (XVI^e – XX^e siècle)*, Paris, Les Indes savantes.